

DU MÊME AUTEUR

COMME UN BEAU GRAND SLOW COLLÉ, Denoël, 2004
LES YEUX PLUS GROS QUE L'AMÉRIQUE, Flammarion, 2007
UN MILLIARD ET DES POUSSIÈRES, Hachette Littératures, 2008

BERTRAND LATOUR

LA DEUXIÈME VIE
DE VICTOR HURVOAS

roman

Maquette : TATO

Photographie de couverture : © Charly Franklin/Getty

www.lepassage-editions.fr

© Le Passage Paris-New York Editions, 2011



LEPASSAGE

I.

Et c'est alors qu'il se sentit l'homme le plus puissant du monde. Cela faisait dix minutes qu'il avait droit de vie et de mort sur le Staline de son temps, dix minutes qu'il était comme chez lui dans le corps de Kim Jong-il, y naviguant à son aise. S'il l'avait voulu, il aurait très bien pu faire que son omnipotent patient décède d'une hémorragie intracérébrale ici et maintenant et qu'ainsi, grâce à lui, il soit mis un terme à soixante années d'une tyrannie de père en fils. Il avait parfaitement conscience d'être en train de vivre l'apothéose de sa carrière de neuroradiologue, mais il n'en concevait ni fierté, ni excitation, ni satisfaction d'aucune sorte.

Après que l'anesthésie eut été pratiquée par l'équipe chinoise qui l'assistait, il s'était avancé vers l'extrémité haute de la cuisse maigre et glabre du dictateur nord-coréen reflétant l'éclairage chirurgical par l'ouverture du champ opératoire. Puis, il avait ponctionné l'artère fémorale droite au niveau du pli de l'aîne pour y introduire un cathéter, sonde de plus ou moins un mètre, long câble fin comme un cheveu, souple, creux et courbe en son bout. Ensuite, les yeux rivés sur les six écrans de contrôle au-dessus de la table d'opération, il avait commencé à pousser le cathéter entre ses doigts, l'y faisant délicatement rouler afin de lui imprimer la torsion visseuse

pénétrante qui lui permettrait de progresser dans l'aorte abdominale. Puis, vers le cœur, il avait emprunté la crosse aortique, bifurqué sur la gauche pour atteindre l'ostium de la carotide primitive gauche et positionner son cathéter dans la carotide interne gauche. Si, au moment même où nous faisons connaissance avec Victor Hurvoas, nous l'avions soumis à un test de Rorschach d'après ce qu'il y avait sur ses six écrans, il nous aurait répondu qu'il y voyait un cerf cabré sur ses pattes de derrière, la nébulosité du sac anévrisimal constituant le corps de l'animal, le réseau artériel tout autour en constituant la tête ceinte de bois tortueux comme l'est toujours la couronne du roi des forêts. Sous ses airs doctes, le professeur Hurvoas avait beaucoup d'imagination.

– *Give me the microwire*, demanda-t-il à sa droite.

Le jeune médecin chinois marqua une hésitation. Son front transpirait.

– *Everything will be fine*, ajouta Victor en lui adressant un sourire quoiqu'ils portassent tous deux de grands masques stériles sur la bouche. *Microwire*, lui redit-il sans se départir de son calme.

Une demi-minute plus tard, Victor insérait le microcathéter d'un millimètre de diamètre à l'intérieur du cathéter déjà en place, le faisait à son tour monter pour, une fois la carotide interne gauche ralliée, prendre par le siphon carotidien et l'origine de l'artère cérébrale antérieure gauche et foncer droit sur l'anévrisme, excroissance herniaire qui s'était formée sur l'artère communicante antérieure de Kim Jong-il, susceptible de se rompre et de causer une hémorragie entraînant la mort dans quarante pour cent des cas ou

des séquelles neurologiques graves. La vingtaine de témoins de la scène qui se tenaient cois derrière la baie vitrée donnant directement sur le bloc eurent tout loisir de voir le microcathéter se matérialiser dans le cerveau de Kim Jong-il tel qu'il apparaissait sur les six écrans de contrôle. Même les personnes étrangères au corps médical purent juger de l'agilité routinière et de la décourageante rapidité avec lesquelles le professeur Hurvoas venait de procéder.

– *Have you flushed the microcatheter?* demanda-t-il sans quitter les écrans des yeux.

– *Yes.*

– *Give me a ten thirty three d.*

Le jeune médecin chinois tendit à Victor un coil internationalement nomenclaturé « 10/30-3D » et solidaire d'un guide mesurant un mètre soixante. Victor l'introduisit dans le microcathéter lui-même déjà dans le cathéter et, à l'aide du guide, le manœuvra jusqu'à l'anévrisme où il le déposa avec tout le doigté dont vingt années d'expérience l'avaient rendu capable. Il fit de même avec six autres coils jusqu'à ce que l'anévrisme fût embolisé par l'intrication de leur maillage et eût fini par disparaître des écrans. Le « Cher Dirigeant » était sauvé.

C'est la veille que le ministre des Affaires Étrangères en personne l'avait réveillé à cinq heures du matin de la part du président de la République et l'avait prié instamment de consentir à être envoyé au chevet d'un chef d'État asiatique chez qui avait été diagnostiqué un anévrisme intracrânien.

– Je vous préviens, avait-il dit, c'est pas un cadeau que je vous fais. Le pronostic vital du patient n'est pas engagé

à l'instant où je vous parle mais pourrait l'être d'un jour à l'autre. C'est une mission aux enjeux, vous vous en doutez, colossaux. Le temps presse. C'est oui ou c'est non, mais c'est tout de suite.

Deux voitures de police banalisées étaient passées le prendre à son domicile, quatre motards leur ouvrant la route. À l'aéroport, un jet privé l'attendait moteurs déjà lancés avec à son bord un directeur ou sous-directeur dans un ministère quelconque, Victor n'avait même pas cherché à savoir tant ce diplomate avait la tête du fâcheux technocratique. Ils s'étaient immédiatement envolés pour Pyongyang.

Quatre heures après y être entré, Victor sortit du bloc, repassa derrière la baie vitrée, se pencha sur le moniteur de l'anesthésiste d'où émanaient les bips suraigus de l'électrocardiogramme, y vérifia la normalité des chiffres affichés de différentes couleurs, verts pour la tension, jaunes pour la fréquence cardiaque, rouges pour la saturation d'oxygène. Il ne prêta aucune attention aux vingt visages qui le fixaient. Il se mit ostensiblement à l'écart, que les autres comprennent qu'il avait besoin d'air. Il ôta ses gants tachés de sang, sa cagoule, son masque, dégrafa sa casaque verte, se désinfecta les mains au lavabo à droite de la porte. Quand il se retourna, car il fallait bien se retourner un jour, son interprète était déjà sur lui, bardée de son sourire nauséux dont l'insincérité était à ce point manifeste qu'elle en était clownesque.

– Notre Cher Dirigeant va survivre? lui demanda-t-elle.

– A priori, oui. Dites, il est où, le général auquel je dois rendre compte? Général ou je sais plus comment vous l'appellez. Bref, trouvez-le moi, s'il vous plaît.

L'interprète partit chercher l'individu demandé par Victor. Elle se déplaçait sans grâce, en produisant un bruit mat avec ses semelles telle une bambine qui ne déroule pas encore entièrement le pied au sol, marche encore à plat. Un type se détacha de l'assistance, revint en compagnie de l'interprète.

– Il convient de rester prudent mais tout s'est bien passé, lui dit Victor.

L'interprète traduisit.

– 정말 감사합니다, lui répondit le type avec un sourire nauséux que Victor avait déjà vu quelque part.

– Le vice-maréchal Cho Kuk-Ryol vous remercie d'avoir sauvé notre Chef Suprême, traduisit l'interprète.

– Pour être sauvé, il est sauvé : il est reparti pour vingt ans!

L'interprète traduisit au camarade Cho qui n'eut pas le temps de retenir un :

– 허?!

C'était sorti tellement fort de sa bouche que, d'une part, les autres regardèrent vers eux trois et que, d'autre part, la traduction de ce « Ah, bon?! » équivalent à un « Merde, alors! » eût été superflue. Victor prit son téléphone et y dicta le compte rendu dont sa secrétaire se chargerait de la mise en forme et de l'envoi. Ensuite, il alla donner les consignes postopératoires au jeune médecin chinois qui l'avait assisté au bloc ainsi qu'à l'anesthésiste et au réanimateur. Il échangea avec eux quelques considérations sur le matériel et sur la technique utilisés, sur où ils avaient étudié et avec quelles équipes ils travaillaient. Il sentit qu'ils rêvaient d'un geste de sa part,

tape dans le dos, pression sur l'épaule ou poignée de main plus appuyée que la normale, qu'ils eussent regardé comme leur adoubement par le grand ponton français. Pourtant, au dernier moment, il renonça car il eut confusément le sentiment que, si un étranger leur témoignait de la familiarité, cela risquait de se retourner contre eux, tant ils avaient l'air de tous s'espionner de ce côté du monde. Soudain, sans que Victor comprît pourquoi ni comment, la vingtaine de personnes se serra la main, riant de voir autant de mains se croiser, riant pour rien comme il avait auparavant vu faire les Japonais en pareille situation, sauf qu'ici c'étaient des Coréens et trois Chinois. Victor serra une main au hasard, deux mains, allez, trois, ça ira, puis alla se rhabiller dans la pièce où il s'était déshabillé. Lorsqu'il en ressortit, l'attendaient l'interprète, deux membres de la police politique qui ne le quittaient pas d'une semelle depuis son atterrissage et le fâcheux diplomate qui l'avait accablé de banalités circonlocutoires entre Paris et Pyongyang. Tous les quatre l'escortèrent jusqu'à une salle où un vin d'honneur avait été organisé pour lui. Il y eut d'abord un discours en coréen que l'interprète tint à traduire, mais Victor la pria poliment de n'en rien faire. Il préférait les observer sans être dérangé tant ils valaient le coup d'œil. Ils avaient tous les mêmes tuniques kaki, les mêmes nez camus et surtout les mêmes yeux à la prodigieuse impénétrabilité qui vous eussent incité à parier qu'ils n'en pensaient pas moins, qu'en dessous de la partie émergée de l'iceberg, il y avait un homme, une femme qui bouillonnait, désirait, souffrait, résistait. Puis, tous en chœur, ils chantèrent leur hymne national, et Victor se dit que, quand bien

même ça serait la dernière des ordures, quiconque jouissant de l'argent, du pouvoir ou de la célébrité aura toujours ses grognards qui, quoi qu'il adienne, grandeur inaltérable ou sordide dégringolade, seront là pour lui. Pendant que la vieille garde s'époumonait à la gloire de Kim Jong-il, Victor repéra une jeune fille qui était la seule à ne pas chanter et à ne pas porter de kaki, un look pink punk l'habillait de rose et de noir, elle avait les ongles mauves pailletés et les os pointus de la Cruella de Disney, même son nez était pointu, qui avait dû être refait, qui n'avait rien à foutre là. Il en déduisit qu'elle était la fille ou la favorite du vieux barbon qu'il venait de ressusciter. Durant la salve d'applaudissements à laquelle il ne prit pas part, il s'approcha du buffet et se servit. Les canapés au saumon avaient fait la guerre. Il tenta sa chance avec une série de mets ou bien farineux ou bien croûteux qu'après avoir entamés il rebalança dans leur ferblanterie où il aurait dû les laisser finir de rancir. Il se retourna. Son interprète était déjà sur lui, un verre à la main qu'elle lui offrait.

– Ça tombe bien, j'avais besoin d'un petit remontant. Merci.

Leur alcool ramonait les amygdales, brûlait l'estomac. Du raide comme devaient en boire les Gaulois. Victor se pencha vers le diplomate avec lequel il avait voyagé pour lui glisser une petite grivoiserie à l'oreille. Mais s'avisant que son compatriote arborait maintenant le même sourire nauséux que les locaux, il dit à la place :

– On y va ?

La limousine qui les ramena à l'aéroport sentait le placard à chaussures. Il écarta les rideaux noirs et plissés, tendus

entre deux tringles en cuivre qui, s'il avait été mort, l'eussent fait se croire dans un corbillard en route pour le cimetière. Dehors, il bruinait sur des bâtiments soviétiformes gris et pas entretenus. De temps en temps se dessinait un immeuble administratif jaune d'œuf que, de très loin, on pouvait prendre pour une tranche de gâteau industriel. Il s'amusa à dévisager les rares passants et se fit la remarque qu'il suffit de croiser un plus bas que soi pour que, par un étonnant retournement de perspective, nos épreuves deviennent acceptables. En tout cas, depuis qu'il était né et en attendant que Dieu se montre, c'était là l'une des seules déductions métaphysiques auxquelles il fût jamais arrivé.

– Donc, il est tiré d'affaire? lui demanda le diplomate, la mine réjouie.

– S'il y passe, ça sera pas le plus pleuré.

Ce qui mit fin à toute discussion. Ils quittèrent la ville aux avenues trop larges. Ils traversèrent un de ces paysages campagnards qui vous donnent à réfléchir, mais surtout à rien. Ils atteignirent l'aéroport.

Dans l'avion du retour, Victor alla d'abord dormir sur une des deux couchettes à l'arrière du jet. Quand il se réveilla après quatre heures d'un vrai bon sommeil réparateur, il engloutit un plateau-repas que la copilote lui apporta, tout en consultant *Stroke*, revue médicale de référence. Dans *Stroke*, il y avait tout un article sur une communication qu'il avait faite lors d'un congrès à Kiev, deux semaines plus tôt. L'article le présentait comme un « professeur de médecine, neuroradiologue parisien de quarante-neuf ans, spécialisé dans le traitement des AVC, connu dans la communauté

scientifique pour ses multiples innovations ». À propos d'innovation, Victor travailla ensuite sur la découverte médicale qu'il venait de faire, qu'il se préparait à rendre publique, qui l'occupa tout le reste du trajet.

À sa descente d'avion à Paris, les mêmes deux voitures de police banalisées, les mêmes quatre motards l'attendaient. Comme à l'aller, il prit place dans le premier véhicule où se trouvait déjà un petit blond vraiment petit, très bien mis, qu'il rencontrait pour la première fois. En voyant gesticuler ce jeune freluquet à son côté sur la banquette arrière, Victor chercha à comprendre et en vint à cette conclusion que les services secrets devaient avoir du mal à enrôler la nouvelle génération et qu'ils avaient dû revoir à la baisse leurs critères de recrutement. Ou bien était-ce que son voisin de banquette grimait à la corde comme un singe et mettait à tous les coups dans le mille au stand de tir? Le petit blond l'arracha à ses réflexions :

– Professeur Hurvoas, je vous informe que de l'argent a été viré sur votre compte bancaire et qu'à cet égard un document vous mettant en règle avec l'administration fiscale vous a été courriellé, à vous et à votre comptable. Sinon, nous vous reconduisons chez vous?

– Non, à l'hôpital, merci.

– Tu vas à la Fondation Rothschild, fais vite, nous, faut qu'on soit à seize heures à l'ambassade d'Angola, dit le petit blond au flic au volant. Monsieur le président m'a personnellement chargé de vous remercier pour votre dévouement à la nation, votre expertise, votre discrétion, reprit-il avant de laisser tomber le ton protocolaire pour philosophailler

entre gens évoluant aux mêmes altitudes. Que voulez-vous, professeur, aussi bien vous que moi ne sommes que des virgules dans cette histoire. Tenez, il n'y a pas longtemps, un fou roule à cent cinquante sur les Champs-Élysées. À contre-sens. Je rentrais d'une mission dans le coin, je l'ai poursuivi en même temps que des flics de quartier, on l'a chopé au croisement de l'avenue George-V. À l'américaine : dérapage, mise en joue, jurons. Pendant qu'on le sort de son astéroïde sur roues, ses six gardes du corps qui suivaient en Hummer nous tombent sur le paletot. Vérification d'identité : c'était Hannibal Kadhafi, le fils de son père, complètement soûl. J'appelle mon boss, mon boss appelle le ministre. On a dû laisser repartir Hannibal avec nos plus plates excuses. Les collègues tiraient une de ces gueules... Cela dit, vous auriez quand même pu faire quelque chose pour ces vingt millions de Nord-Coréens retenus en otage. De vous à moi, sans que personne ne puisse jamais vous accuser de quoi que ce soit, vous aviez pas le moyen de nous débarrasser de ce fils de pute ?

Plus tard, lorsque son interlocuteur dut répondre à un appel important, le doigt de Victor explora son téléphone, s'arrêtant sur une icône intitulée « Æternitas ». Le doigt pressa l'icône. Une liste apparut. Et, devenu d'un coup toutes les horloges, toutes les montres du monde, Victor sentit en lui s'engrener à Casablanca, Houston ou Tokyo les milliards de petites roues dentées qui pourraient le conduire à sa perte et il en éprouva une volupté comme nulle part ni jamais.

2.

Depuis toujours, il les affolait toutes. Il n'y avait rien de ce qu'une femme pût désirer chez un homme qu'il ne fût à même de lui apporter sur un plateau. Victor Hurvoas était béni des dieux. Grand, carré des épaules, il possédait au surplus un visage racé aux lignes parfaitement dessinées. Son charme se manifestait jusque dans ses actions les plus courantes comme celle de se passer la main dans sa crinière de jais qu'il avait longue, plus fournie qu'une chapka et – c'en était rageant même pour ses concurrents de vingt ans de moins – exempte de cheveux blancs. Éternel jeune homme, sa sublimité transgenre ne dut pas, à l'occasion, émouvoir que les femmes. Seul point noir car il en faut bien un : il avait grossi. Oh, trois fois rien. Mais, depuis six mois environ, en croisant les jeunes filles en fleurs, il avait tendance à rentrer le ventre pour paraître moins que son âge, qu'il ne faisait par ailleurs pas, tant s'en faut, la génétique s'étant montrée bonne fille à son égard : sa peau ignorait les flétrissures constitutives de la quarantaine et, en fait de rides, celles-ci avaient creusé d'autres visages que le sien qui n'en comportait qu'une grande au front, figure de proue d'un sex-appeal ayant atteint sa complétude. Et encore, sa surcharge

pondérale de cinq kilos répartie sur son mètre quatre-vingt-six ne produisait-elle pas le même effet que bien tassée sur des statures davantage dans la moyenne. Et ce qui ne gâchait rien, tout professeur de médecine qu'il fût, il n'avait pas chopé la grosse tête, n'était jamais puant, se contrefoutait du décorum auquel l'usage eût voulu qu'on se conformât en sa présence, ne sachant que trop que prestige et réussite ne seront jamais que ce qu'ils sont, un tapis rouge jusqu'à la tombe, le plus gros mensonge de la galaxie. Certes, il avait ses défauts. Notamment, il était intraitable dans le travail, autoritaire avec ses collaborateurs et si peu là pour sa famille, le tout néanmoins sans jamais oublier les fondamentaux que lui avait inculqués sa mère :

« Puisque les fées se sont décidément penchées sur ton berceau, mon fils, montre-t'en digne : sois toujours poli, souriant, courageux. Et humain », lui avait-elle dit le jour où il avait brillamment réussi le concours de l'internat de Paris.

Ceci enfin : il était riche, par son travail bien sûr, mais d'abord et avant tout grâce à son père. Il y avait maintenant deux ans de cela, pour des raisons tant fiscales qu'affectives ou philosophiques, son père, gros promoteur immobilier, lui avait légué par donation, à lui et à sa sœur, deux immeubles à chacun pour une valeur totale de vingt-six millions d'euros. De quoi voir venir. Sa fortune patrimoniale était donc estimable à vingt-six divisé par deux, soit treize millions. Auxquels s'ajoutaient les loyers perçus de la location desdits immeubles. Auxquels s'ajoutaient les revenus de son activité professionnelle. Sa mère avait vu juste : les fées ne le détestaient pas.

*

Ce matin, lorsqu'il pénétra dans son bureau en se passant la main dans les cheveux, Victor avait les yeux tirés des enfants qui se réveillent. Designé à l'italienne, ce bureau était grand mais très vide en fait : un fauteuil pivotant où il s'assit devant sa table de travail en verre, deux tableaux choisis par sa femme et un masque africain se partageant le mur dans son dos, une bibliothèque à main droite, un immense écran à main gauche, une longue table de réunion derrière les deux fauteuils réservés aux visiteurs qui lui faisaient face. Noam entra, sa casaque verte dégrafée retombant négligemment sur ses hanches. Au service de neuroradiologie interventionnelle de la Fondation Rothschild dont Victor était le chef, deux bras droits le secondaient, Noam et Pierre. Divorcé d'une Vénézuélienne parisienne d'adoption avec qui il avait conçu trois enfants dont elle avait la garde, Noam était un grand cavaleur devant l'Éternel, un déconneur patenté, un incorrigible bringueur : il ne voulait pas grandir, s'échinant à conserver un pied dans l'époque déjà lointaine où lui et Victor s'étaient connus et sortaient tous les soirs. Ils avaient alors trente ans, venaient de terminer leur internat et s'étaient retrouvés ensemble chefs de clinique à la Pitié-Salpêtrière. Ils étaient devenus le meilleur ami l'un de l'autre à la suite d'une fête d'anniversaire d'une de leurs collègues au cours de laquelle ils avaient uriné dans les bouteilles de champagne avant de les remettre en circulation et après y avoir ajouté un puissant diurétique. Puis ils étaient descendus à la morgue de l'hôpital, avaient mis des nez rouges

et des chapeaux pointus aux macchabées et s'étaient amusés à plonger une épuisette dans un bac à formol pour en remonter les membres humains sur lesquels les chirurgiens s'entraînaient et même une tête d'où pendaient des sections d'artères et de trachée et qui, Victor s'en souvenait encore, l'avait fixé étrangement de ses yeux d'aveugle à travers les trous du filet. Sous le vernis académique, ils eurent une jeunesse un peu barbare. Noam étant son meilleur ami, il avait été le seul, avec la femme de Victor, à avoir été mis au courant pour la Corée.

– Alors? Il avait quoi, pépère?

– Anévrisme de la communicante antérieure. Non rompu. Tiens, regarde.

Victor tourna son écran d'ordinateur et, pour que Noam puisse poser ses fesses sur son bureau, il déplaça le cadre contenant une photo de sa femme enlaçant leurs deux enfants.

– T'y es allé avec quoi?

– J'ai attaqué par un 10/30-3D.

– Tu t'es compliqué la vie.

– Oui, mais, après, je lui ai mis un 6/20-3D, un 4/8 helical, je l'ai fini au 2/8, je lui en ai collé quatre, un café et l'addition.

– Ah, d'accord, je valide. Sinon?

– Sinon, rien de spécial. J'étais assisté de Chinois. Pros, les mecs. Pas des endormis, hein. J'ai essayé de discuter avec eux mais ça n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde. Tu sais comment ils sont atteints d'espionnisme aiguë dans ces paradis communistes.

– Le matos?

– Un Allura FD20/20. Qui sortait de l'emballage.

Noam ne put réprimer un haussement de sourcils appréciateur.

– Fourni aussi par la Chine, ajouta Victor. Transporté depuis Pékin par avion gros-porteur. Quelques contrats militaires ou commerciaux bien juteux doivent se cacher sous tant d'altruisme. Pourtant, je ne vois pas ce que les Chinois peuvent leur vendre ou leur acheter à ces Coréens. Noam, ils ont rien, c'est Auschwitz, là-bas. En plus grand et avec des bagnoles mais Auschwitz. Ça a été ici?

– J'ai quasiment pas dormi depuis trois jours mais R.A.S. si on omet que le SAMU continue à déconner à pleins tubes. Victor, il faut que tu règles ce problème qu'on a avec le SAMU.

– Je m'en occupe. La mère Taïeb?

– Taïeb, Taïeb... C'est quoi déjà, elle?

– Trente ans. Anévrisme du sommet du tronc basilaire de sept millimètres qu'on lui a trouvé fortuitement à l'IRM sur un bilan d'acouphènes.

– Ah, oui! Je voulais t'en parler. Va dans les dossiers en cours.

Victor ouvrit des dossiers sur l'écran de son ordinateur jusqu'à remonter à celui de Mme Karen Taïeb, née le 15/01/81, qu'il examina attentivement.

– Ce qui est certain, c'est que, vu la largeur du collet, on est bon pour un remodeling, poursuivit Noam.

– Jusqu'ici, O.K. Mais la réelle interrogation est : stent ou pas stent?

– C'est ça dont je voulais te parler. Je sais pas mais, moi, j'irais sans stent. Donc sans Plavix.

– D'un autre côté, un stent permet de diminuer le risque de recanalisation dans le temps... Je t'avoue que j'hésite encore.

– Avec le Plavix, t'as pas le droit à l'erreur, quoi.

– Qui nous l'a adressée?

– Larib. Le Pr Julien Chalchat.

– Chalchat a fini par être nommé prof à Lariboisière?! J'en reviens pas, lâcha Victor en se laissant retomber dans les profondeurs capitonnées de son fauteuil pivotant. Tu veux que je te dise? C'est Fulconis qui l'a fait nommer parce qu'il tient surtout pas à voir un de mes mecs – toi ou Pierre – dans la place.

– Ça se pourrait bien.

– Je suis décalqué. Je sais pas ce que j'ai. J'ai dormi dans l'avion, pourtant. Avant, je supportais mieux le jet-lag. Pour une fois, je serai tôt à la maison aujourd'hui.

Pierre entra.

– Salut. Noam t'a dit pour le SAMU? Ça peut plus durer.

– Il m'en a parlé, dit Victor.

– Il faudrait qu'ils comprennent un jour qu'ils sont à notre disposition, et non l'inverse. Tu ne pourrais pas taper du poing sur la table?

– Bon, bon, je m'en occupe.

Pierre n'était ni beau ni laid, si ce n'est qu'il avait la peau cendrée comme l'ont les grands anxieux. Ce que l'on retenait plutôt de lui, c'est que c'était quelqu'un de pondéré, de

bosseur et de brillantissime. En effet, trente-neuf ans restait un âge relativement jeune pour assumer les responsabilités qu'il assumait. Ces responsabilités justement, était-ce à cause d'elles que se dégageait de lui une austérité de clergyman dont la meilleure illustration nous est donnée par ce fermier à lunettes porteur d'une fourche que l'on peut voir dans *American Gothic*, tableau de Grant Wood? Austérité qui faisait d'ailleurs que Noam – fils d'un ancien beatnik – lui lançait souvent au bloc des railleries du genre : « Eh, brother, ouvre tes chakras » ou « Eh, mec, tu veux une taf? » Le plus drôle, c'est que les compagnes de Pierre ressemblaient trait pour trait à la femme du fermier dans *American Gothic*. Il s'était d'abord mis avec une poétesse d'avant-garde, super chiante, d'une culture encyclopédique et d'une maigreur à faire peur, une intello prématurément ridée qui publiait à compte d'auteur d'imbitables recueils de poésie. Elle l'avait quitté pour un musicos black, ce dont Pierre avait eu du mal à se relever au point qu'il avait voulu se marier aussitôt, et ce en dépit des exhortations dissuasives de Noam. Son choix s'était alors porté sur une journaliste squelettique, qu'il venait d'épouser, dont la neurasthénie l'avait sculptée par l'intérieur, lui affaissant tempes et orbites, et que Victor et Noam devaient subir quelques fois par an quand ils se recevaient les uns les autres. Enfin, Pierre était d'un caractère grincheux et si chroniquement déprimé qu'il fallait à Victor tout le temps le remonter comme une pendule.

– Mme Taïeb, t'en penses quoi? lui demanda Victor.

Pierre se cala le dos contre le montant de la bibliothèque le plus près de la fenêtre, se planta sur ses talons et se croisa

les doigts derrière la tête tel un vacancier dans sa chaise longue.

– C'est pas le cas le plus merdique que j'aie jamais vu, mais, franchement, c'est un peu embêtant, son histoire. Moi, je mettrais un stent.

– Noam pense qu'on devrait pas lui en mettre eu égard au Plavix.

– C'est pas faux.

– Non, finalement, c'est vous deux qui avez raison, convint Noam en interprétant à nouveau l'imagerie du cerveau de Mme Taïeb apparaissant sur l'ordinateur.

– Qui veut la faire? demanda Victor.

Noam regarda Pierre qui regardait Victor qui reprit :

– Vous battez pas, surtout... Bon, j'ai compris, vous m'envoyez au charbon.

– Refile-la à Noam. Après tout, il rentre de quinze jours de vacances pendant lesquels on en a assez bavé, toi et moi, tu crois pas?

– Je n'avais pas pris de vacances depuis un an, précisa Noam.

– Faux : t'es parti en septembre, rectifia Pierre.

– C'est une plaisanterie?! En septembre, j'ai pris un week-end prolongé, trois jours.

– Quatre et demi exactement.

– Je vois : toujours aussi spécialiste des coups bas.

– Je t'emmerde.

– Et moi, donc.

– Tout le monde s'emmerde, c'est magnifique, intervint Victor. Écoutez, je suis fatigué de vos chamailleries. Vous

êtes ici chez moi, vous m'entendez? Et, chez moi, on sue et on souffre dans la bonne humeur. Toi, Noam, t'as beau être mon meilleur ami, toi, Pierre, un praticien exceptionnel, je n'hésiterai pas à me séparer de vous si vous m'y obligez. Dois-je vous rappeler que je viens de remercier une infirmière que je connaissais depuis vingt ans? Vingt ans que je connaissais Julia, j'ai été à son mariage, elle a mangé à la maison, ça m'a crevé le cœur mais je l'ai virée sans hésiter une seconde. Je ferai de même avec vous si vous continuez. N'en doutez pas. La bonne marche du service, d'abord. Les patients, d'abord.

Noam souffla un litre d'air par le nez, baissa les épaules comme brusquement pris d'aphasie. Pierre se décolla de la bibliothèque d'un coup de reins, s'apprêta à prononcer la vacherie qu'il avait en tête, la retint en bouche et, à en juger d'après sa grimace, cette vacherie sembla instantanément se transformer en un abcès qui se mit à lui ronger les gencives, les dents et l'âme. Il finit par sortir.

– Faut-il être inconscient pour vouloir manager des gens..., dit Victor en se parlant à lui-même, s'isolant par la parole, ce qui le désangoissa d'autant plus qu'il put ainsi resonger à sa liste dans son téléphone, en éprouvant pour la seconde fois de la journée une volupté comme nulle part ni jamais.

– C'est un monde, tout de même! Ce petit con pense qu'à me nuire depuis qu'il est arrivé parmi nous. Je vais pas lui paver la route jusqu'à mon cul, non aussi?

– T'es, j'espère, au-dessus de ça.

Sous l'apparent dilettantisme de son ami, Victor pouvait chaque jour constater qu'il y avait un praticien tout aussi

exceptionnel que celui qui venait de quitter la pièce et c'est à lui qu'il avait choisi de s'adresser à présent.

- Victor, si tu veux, on la fait à deux, Mme Taïeb.
- T'installes le camp de base, je mets les coils?
- O.K., boy.

Une secrétaire entra. Elle marchait comme si elle faisait du hula hoop et que son corps dans des vêtements trop serrés demandait à sortir de là. Roxanne, un sourire cause-toujours, un regard sucré-salé, une fille tout en cheveux et en jambes, des cheveux qu'elle lâchait, des jambes qu'elle montrait.

- La voilà en chair et en os! dit Noam.
- Plus en chair qu'en os. J'ai grossi, répondit Roxanne.
- Rien de trop pour la main d'un honnête homme, renchérit Noam.
- Tut-tut, on se pousse, merci, lui dit-elle en posant un café devant Victor.

Rendue folle par son boss comme toutes les autres et de surcroît appartenant à cette catégorie de femmes chez qui l'entrejambe tient lieu d'entregent, elle s'était mise à glisser à Victor des post-scriptum inopportuns dans de plus en plus de courriels qu'ils échangeaient pour les besoins du travail. Victor l'avait prise à part et lui avait demandé de cesser la chose à l'instant même ou il serait contraint de lui trouver une remplaçante. Elle avait cessé, donc. Mais, depuis lors, quand elle rentrait dans ce bureau, c'était pour s'y mouvoir sous une carapace de dédain, et la moindre des paroles qu'elle adressait à son patron tombait sur lui comme une tapette à mouches.

- Faut que je me déshabille ou quoi?! lança-t-elle à Noam, qui ne regardait qu'elle.

- C'est à vous tous ces cheveux? insista celui-ci.

Roxanne fit demi-tour et repartit.

– Tu nous avais habitués à mieux, mon vieux. Laisse les Roxanne aux jeunots de son âge, remonte ta braguette et retourne travailler, dit Victor en tapant sur l'épaule de Noam qui insensiblement s'était penché vers lui.

Quand Noam se leva du bureau où il était assis, le pan dégrafé de sa casaque de chirurgien accrocha la photo encadrée de la femme de Victor avec leurs deux enfants, l'envoya à terre, cassant le verre qui se fendit sur trois visages.